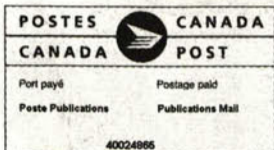




Le Couac



« OCCUPONS TOUT NE REVENDIQUONS RIEN »

ÉMILIE « RABAT-JOIE » JOLY

C'est par un matin pluvieux, alors que la météo s'alliait au capital, que les premières tentes ont été érigées à l'ombre de la Tour de la Bourse. Montréal aussi allait avoir son mouvement « Occupy ». D'emblée, l'ambiance était festive. Comme un Woodstock en Beauce version crise financière. Avec un espace bien organisé, une cuisine populaire et un coin pour les enfants. On y retrouvait un impressionnant mélange bigarré de participants et d'organisations. Des Milices Patriotiques Québécoises faisant vire-volter leurs drapeaux des patriotes, aux communistes libertaires dénonçant le système capitaliste. Des trotskistes distribuant *The Militant*, aux joueurs de tam-tams. Du contingent « Décolonisons Montréal » dénonçant l'occupation des territoires autochtones de l'Île de la Tortue, aux hippies arborant leur pancarte « Free Hugs ».

En après-midi, le Square Victoria se donnait des airs de manif familiale alors qu'on y comptait nombre de familles et d'enfants. L'activité arborait indéniablement une aura intergénérationnelle louable, alors que jeunes et vieux partageaient la scène sans – pour une fois – en rester aux éternels débats sur le coût vs l'apport des baby-boomers. En effet, très peu de mouvements auront, comme « Occupy Montréal », réussi à réunir une telle diversité d'occupants, tant francophones qu'anglophones. Pour plusieurs, il s'agissait indéniablement d'une de leurs premières expériences d'organisation collective, alors que d'autres venaient afficher leurs galons, parsemant au vent leurs anecdotes de la Grève étudiante de 1996 et du Sommet de 2001.

Et il s'agit là d'une force certaine de l'occupation du Square-Victoria/Place des peuples que de semer un terreau fertile pour le côtoiement de tendances idéologiques variées et pour un processus formateur quant à la démocratie directe. Un genre de cours intensif « Mobilisation 101 » misant sur l'importance de la collectivité rassemblée en un pôle unitaire symbolique.

L'unité, mais à quel prix?

Le mot d'ordre d'« Occupy Montréal » – s'il en est un – est l'unité. Rassembler le plus de monde, d'un peu partout, aux idées diverses – ou sans celles-ci – pour démontrer la présence active d'une masse prête à déclarer « On est tannés ! ». Mais cette quête d'unité revendiquée dans le slogan omniprésent « Nous sommes les 99 %. *We are the 99 %.* » laisse planer un danger, tout aussi omniprésent. Que l'absence de revendications – l'absence de message – transforme l'action en simple spectacle.

L'unité fait en effet de très belles images, reprises par les médias – officiels comme alternatifs – qui



Ça ne s'invente pas... Photo: Factotumm

s'assurent de relayer l'ambiance festive de l'occupation, montrant fièrement des photos de participants d'assemblée générale votant au poing levé, oubliant toutefois de mentionner la cacophonie ambiante, les procédures déficientes et l'ironie incroyable de se retrouver à essayer de voter – à majorité? – sur la prise de décisions à majorité ou par consensus.

Mais cette quête d'unité revendiquée dans le slogan omniprésent « Nous sommes les 99 %. *We are the 99 %.* » laisse planer un danger, tout aussi omniprésent.

Parce que si, d'emblée, on en appelle à ce que tout le monde puisse participer, « de droite, comme de gauche », on se retrouve rapidement avec un participant arborant une pancarte « Ron Paul Next President » et des participants qui confondent allègrement les concepts de libertarien et libertaire.

Les policiers, nos amis?

On se retrouve également, au nom de l'unité, à piler sur des acquis militants chèrement établis, tel le respect de la diversité des tactiques. D'une assemblée sous-peuplée tenue bien avant le début de l'occupation, Occupy Montréal se déclare « contre quelconque violence, incluant la violence verbale » – n'avons-nous donc même plus le droit de sacrer? – et considère les forces de l'ordre/de police « comme des alliés potentiels au mouvement, et non comme des adversaires », ceux-ci étant ultimement « redevables au peuple ». Bien qu'elle soit calquée sur celle d'Occupy Philly, on aurait plutôt dit que la charte des principes d'Occupy Montréal sortait tout droit d'un *wet dream* de Philippe Duhamel.

Quand le slogan devient le message

Le Square Victoria n'est pas Wall Street. « Occupy Wall Street » n'est pas qu'un slogan. Il s'agit là, en son sein même, d'un message. D'une revendication. D'une lutte. « Occupy Wall Street », c'est dénoncer la gestion politique de la crise financière, c'est dénoncer le bail-out des spéculateurs déficitaires, c'est dénoncer les politiciens qui rampent aux pieds des banquiers. Occuper Wall Street, c'est, de facto, dénoncer le système capitaliste. Parallèlement, s'indigner en Espagne, en Grèce, en Italie ou au Portugal et manifester devant les bureaux nationaux de l'Union Européenne pour dénoncer les ajustements structurels forcés du FMI, c'est un message en soi, pas seulement une manif. Mais occuper Montréal, ça veut dire quoi?

Le mouvement « Occupy Montréal » canalise la frustration et l'écœurement de la classe moyenne endettée, des étudiants menacés par une nouvelle hausse des frais de scolarité, des citoyens exaspérés de la corruption et de la collusion. Mais il est dangereux de penser qu'on puisse se contenter d'un simple échappatoire ou espace de canalisation. Un espace où crier publiquement. Un espace où brandir sa pancarte. Il faut que l'exaspération se traduise en action. En action locale. Il faut se réapproprier son tronçon de la mouvance globale d'Occupy ou des Indignés pour lui donner sens, ancré dans la réalité locale.

Car les bonnes initiatives partent trop facilement en déroute. Rappelons-nous l'exaspération face à la classe politique traditionnelle en 2007. Le mécontentement était à son comble. On exigeait du changement! Ce qui se traduisit alors par l'élection massive de l'ADQ.

L'exaspération doit être accompagnée par une prise de conscience politique et idéologique. Allons, entonnons tous ensemble : « *All we are saying, is give class war a chance.* »...

Bye bye Jobs

En échange d'un legs au montant non divulgué, les éditeurs américains de la Bible vont remplacer le titre « *The Book of Job* » par « *Jobs' E-Book* » et ajouter le cancer aux sept plaies d'Égypte.

Bye bye Jobs (bis)

À lire tous ces tweets « Je n'en reviens pas d'avoir appris la mort de Steve Jobs par un de ses produits », on imagine ce que ça a dû être à la mort d'Alexander Graham Bell.

CONTRE L'EXPLOITATION

Le gouvernement du Québec a l'intention de s'attaquer aux usines à chiots. Les usines à pauvres quant à elles devraient pouvoir continuer tranquillement leurs activités. MUSIRONIE

Démission du rédacteur de discours de Jean Charest

Patrice Servant déclare ne jamais avoir été doué pour écrire de la fiction. MUSIRONIE

Démission du rédacteur de discours de Jean Charest

Le photocopieur avoue qu'il n'en pouvait plus. MUSIRONIE

Quelques réflexions venues de l'au-delà sur l'actualité

MESSAGES FANTÔMES

« Quand Simon Durivage se sent "pris en otage" par des radicaux de l'UQAM, il ne sait vraiment pas de quoi il parle. » – PIERRE LAPORTE

« Quand on dit d'Obama qu'il est "communiste", je me rends compte de l'ampleur de la défaite historique du socialisme. » – LÉNINE

« On dirait que le spectacle est de plus en plus ennuyant, non? » – GUY DEBORD

« Ha! Ha! Drôle. Le "terrorisme" d'Amir Khadir et du PAJU... Mais que dirait-il de moi, votre Duhaim de mes deux? » – CARLOS

« Vous allez faire quoi pour contrer Charest? Une pétition en ligne? Une marche autour du parlement? Hee! » – M. CHARTRAND

« La liberté n'est pas une marque de yogourt, ça voulait aussi dire qu'elle était pas un réseau de marde » – PIERRE FALARDEAU

« Ha! Il y en a encore pour dire que j'exagérais quand je parlais de classe mondiale et de marchandisation du monde? » – K. MARX

« Je trouve que le RLQ fait du bon travail. Un peu trop démocrate, mais bon, en temps de crise, ils seront du bon bord. » – PINOCHET

« J'avoue que j'aurais aimé avoir autant de moyens que Nike ou Fido, mais c'est surtout Fox News qui m'impressionne. » – STALINE

« Le caractère ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom, ça ne vous dit rien? Je vous avais prévenu. » – JEAN

« Non, je ne reviendrai plus. Et si vous ne comprenez pas pourquoi, c'est pas mon maudit problème. » – JÉSUS

« J'ai eu peur un moment, mais bon, les gens de Québec font du très bon travail pour assurer la relève : chapeau! » – DUPLESSIS

« Je constate avec joie que mes romans ont eu un succès fou auprès de votre classe politique. » – LE MARQUIS DE SADE



PLOGUES



En novembre à l'UPop...

Parlons cerveau, mardi à 19h30

donné par Bruno Dubuc au café Le Placard, 2129, avenue du Mont-Royal Est

3 novembre La difficile mais nécessaire multidisciplinarité

22 novembre Les grands paradigmes des sciences cognitives

Les fondements de la civilisation chinoise : Le « Taoïsme », mardi à 19h

donné par Charles De Mestral à la galerie l'Espace Contemporain, 5175, avenue Papineau

1 novembre La découverte de l'esprit (Zhuang Zi)

15 novembre Pratiques taoïstes

Les philosophes contre-attaquent, lundi à 19h

donné par Frédéric Legris et Alexandre Comeau au Théâtre aux Écuries, 7285, rue Chabot

14 novembre La retraite du citoyen : Protagoras

28 novembre La dévastation planétaire : Heidegger

Révolution féministe : De la chambre à coucher à l'économie de marché, mercredi à 19h

donné par Barbara Legault au Bar Populaire, 6584 boul. St-Laurent

2 novembre Diversité des tactiques et action féministe

9 novembre Guerre économique : droite et austérité

16 novembre On nous fait la guerre : l'antiféminisme

23 novembre Non-mixité : stratégie ou tactique?

30 novembre Confrontation féconde au sein du mouvement

La théorie de l'évolution : une théorie qui évolue, jeudi à 19h

donné par Daniel Baril au Centre humaniste de Montréal, 1225, boulevard St-Joseph Est

10 novembre Le cerveau a-t-il évolué pour croire en Dieu?

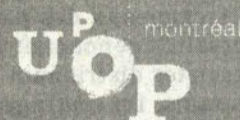
Les Manga : pour en finir avec les robots géants, lundi à 19h

donné par Maxime Beaulieu au Salon Manga-thé, 2011 Saint-Denis

7 novembre Kesséça manga?

21 novembre Horreur ou espoir : le manga et le futur

www.upopmontreal.com



agora

Pauline Marois annule son voyage à Paris

Elle annule aussi toutes ses activités à l'extérieur de la province, de peur que le Parti Québécois ne change la serrure durant son absence.

MUSIRONIE

CABARET DES SORCIÈRES AVEC MISE EN DEMEURE

10 novembre, 19h à 22h

Comité Social Centre Sud, 1710 Beaudry - Métro Beaudry

T'es féministe ou profémministe, anarchiste, antiraciste, anticapitaliste et t'apprécies les moments de solidarité, la poésie engagée, la musique contestataire et les jeux questionnaires? T'es étudiantE et t'es tannéE d'entendre des commentaires sexistes? T'as tout simplement besoin de te défouler après la manif contre la hausse des frais de scolarité?

Cette soirée est pour toi! Viens prendre un verre tout en rencontrant d'autres féministes et profémministes qui en ont ras-le-pompon de cette société patriarcale, capitaliste, raciste et hétérosexiste!

De l'agrément toute la soirée avec rien de moins que des jeux tels que « Mime-moi un gros porc »!

Des prestations musicales mettant en vedette Son Un Poco Politicas, Chrysalide et ses slam, Ana et sa guitare et Mise en demeure!

On vous attend en grand nombre!

Et gênez-vous pas pour faire circuler largement!

Contribution volontaire suggérée de 5 \$

LA FAIM DIMINUE

Selon la Croix Rouge, le monde compte plus d'obèses que de sous-alimentés, parce que les États-Munis s'offrent de plus en plus d'Africains en entrée.

MUSIRONIE

Courrier

Lettre aux dominants sans scrupules

Diane Grégoire, 51 ans, disparue le 31 janvier 2008. On fouille actuellement une porcherie à St-Valérien de Milton. Ça vous rappelle quelque chose?

Karine Faubert, 21 ans, tuée par balle le 12 août 2011. Son ex-copain, accusé de meurtre, lui devait une importante somme d'argent.

Valérie Leblanc, 18 ans, battue à mort, torturée, son corps incendié le 23 août 2011.

Chers tueurs,
Vous voudrez bien excuser mon ton un peu rude – si jamais vous lisez cette lettre bien sûr.

Si je vous tenais, sachez seulement que ce que je vous ferais comporterait des tenailles, des rongeurs et du gros sel. Et je suis pourtant pacifique et humaniste.

Même si je ne suis pas psychologue, je suis une femme et connais votre psychologie, faite de merde et d'argent. Vous vous croyez tout permis.

Vous haïssez une femme et un bon jour vous déci-

dez de la tuer, plus ou moins habilement, et vous continuez vos petites affaires, refusant le test du polygraphe par exemple, s'il risque de nuire à votre « mâle assurance », comme dit ma chum Benoîte (Groult).

Cependant ne vous inquiétez pas, il y en a plein de trous'd'culs comme vous au Québec – http://qr.net/fcic. Ça m'inquiète, m'angoisse même.

Diane Grégoire avait mon âge au moment de sa disparition. Même si je ne peux le prouver (et j'espère de tout cœur que ça se fera), je suis certaine, comme beaucoup de monde, que c'est vous qui lui avez fait la peau. Et vous allez vous faire coincer. Comme l'autre, l'autre trou'd'cul accusé du meurtre de Karine Faubert. Ça prendra ce que ça prendra pour révéler votre véritable nature, votre préméditation, votre misogynie qui va jusque là.

Est-ce utopique de rêver d'un au-delà de cette violence? Je me le demande.

Il y en a qui affirment que c'est se battre contre des instincts primaires qui ont fait qu'au travers les âges, l'être humain a pu survivre et reproduire son espèce jusqu'à aujourd'hui, un combat titanique quoi. Il y a des mâles qui préfèrent tuer « leur » femelle plutôt que de perdre la face, l'honneur, le

droit de continuer à la dominer. Mais avez-vous vraiment toujours été comme ça? Tous?

En tout cas, quand la torture des femmes devient monnaie courante sur Internet, est-ce surprenant que des hommes trouvent normal de se débarrasser de leur femme ou d'une blonde pour du cash ou pour leur idée de leur « honneur »? Ça nous promet un bel avenir, à l'âge où les gars se branchent sur ce genre de porno.

La violence protège encore votre pouvoir de l'égalité, de la négociation. Mais pensez-vous vraiment que ça marchera toujours?

POUR S'ABONNER

Un an : 40 \$ (taxes incluses)

Deux ans : 65 \$ (taxes incluses)

Abonnement institutionnel et de soutien : 70 \$ (taxes incluses)

Abonnement de groupe d'un an (10 copies par parution) : 300 \$ (taxes incluses)

Abonnement d'un an à l'étranger : 55 \$ (taxes incluses)

Abonnement « spécial 5 numéros » : 20 \$ (taxes incluses) (une bonne façon de nous découvrir...)

NOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

COURRIEL _____

PAR TÉLÉPHONE 514.596.1017

PAR LA POSTE Le Couac, 6940, rue Jogues
Montréal (Québec) H4E 2W8

Adressez votre chèque à : **Le Couac**

Le Couac

6940, rue Jogues, Montréal (Québec) H4E 2W8
514.596.1017

Fondé en 1997 par Pierre de Bellefeuille et Jean-François Nadeau

CO-RÉDACTEURS EN CHEF Bruno Dubuc, Simon Tremblay-Pepin.

COLLABORATEURS Dominique Boisvert, Gabrielle Brassard, Eve-Lyne Couturier, Marc-André Cyr, Jean-René David, Anne-Marie Dufresne, Martin Dufresne, Émilie Joly, Eric Martin, Ludvic Moquin-Beaudry, Maxime Morasse, David Murray, Yvon D. Ranger, Marcel Sévigny, Valentin Tardi, Simon Tremblay-Pepin, Ramon Vitesse, Yeun.

ILLUSTRATIONS ET PHOTOS Boris, Serge Ferrand, Factotumm, Luc Giard, Ramon Vitesse.

CORRECTION Martin Dufresne

MISE EN PAGE Coopérative Molotov – molotov.ca

IMPRIMÉ PAR Hebdo-Litho

DISTRIBUÉ PAR LMPI

Abonnement et publicité : 514.596.1017

ISSN 1480-2074 • N° de publication (Poste Canada) 1213369

Imprimé au Québec

Le Couac recrute

Vous êtes un journaliste ambitieux et désirez faire valoir un point de vue objectif sur l'état du monde? Allez vous faire voir... Pour les autres, ceux et celles qui veulent écrire afin de dénoncer la bêtise humaine, la stupidité de notre élite, les privilèges des riches et des puissants, *Le Couac* attend avec fébrilité votre prochaine contribution.

Contactez-nous! C'est peut-être votre dernière opportunité de devenir une nuisance sociale!

Ecrivez-nous : info@jecouac.org

Aurore, la droite martyre

MARC-ANDRÉ CYR

La manifestation du 24 septembre dernier a, semble-t-il, donné une occasion de plus à la droite de nous faire la démonstration de sa légendaire sensibilité. La droite radicale – celle qui, par la volonté de Québec, est revenue au salon prendre le thé avec M. Péladeau – se pose une question à la hauteur de ses capacités : « pourquoi n'avons-nous pas été invités à manifester contre la corruption? ». Le simple fait qu'elle se pose la question démontre bien toute la pathétique suffisance de sa rhétorique, lourde des bourrelets caractéristiques de la paresseuse idéologie dominante. Elle a même, fidèle à ses habitudes, développé une rhétorique victimaire on ne peut plus démagogique. Comme si les organisateurs étaient a priori obligés de les inviter – la droite décomplexée n'a manifestement pas de complexe¹ – elle affirme, le sanglot dans la gorge et la voix fêlée², qu'elle aurait été « exclue » de cette manifestation « noyauté » par les syndicats. Des preuves d'exclusion, de censure? Absolument aucune. À moins bien entendu qu'elle ne se trouve dans l'agenda

caché d'Amir Khadir : à l'heure où l'on confisque les pinces à sourcils pour éviter les détournements d'avion, rien n'est à négliger, tous en conviendront.

Mais puisque nous sommes de gauche, et donc naturellement généreux, tentons de répondre à cette droite martyre, histoire qu'elle cesse, ne serait-ce que quelques secondes, ce pitoyable et larmoyant spectacle – voyez comme il est vrai que nous sommes pleins de naïfs espoirs.

Pourquoi, ainsi donc, ne pas inviter la droite à manifester contre la corruption? Parce que la droite contemporaine – et elle en fait la preuve quotidiennement – est elle-même – historiquement! naturellement! essentiellement! – corrompue. Elle pervertit le langage et les esprits. Elle soudoie les mots en leur soutirant le sens qu'ils possèdent afin de les rendre utiles à sa volonté de puissance. Elle les enferme dans des formules incantatoires et propagandistes et les utilise comme des pistons travaillant les esprits.

C'est cette droite qui fait de la « social-démocratie » un stalinisme; c'est elle qui fait de « l'État » un socialisme; c'est elle qui fait du marché et du colonialisme des synonymes de « démocratie »; c'est elle qui utilise la « science » pour nier le réchauffement de la planète; c'est elle qui transforme

les « lock-out » en excès syndicaux; c'est elle qui transforme le « pacifisme » en « provocation gauchiste »; c'est elle qui prétend que les « services universels » favorisent les riches; c'est elle qui tente de faire d'Accurso un brillant homme d'affaires; c'est elle qui rend la « liberté » égoïste et indécente; c'est elle qui utilise « le Musulman » pour semer la haine et le « féminisme » pour restreindre la liberté des femmes; c'est elle qui fait de la « liberté » une marque de commerce, une abstraction mensongère utile à la servitude et à l'exploitation; c'est elle qui fait de l'art, de l'amour et de la beauté des valeurs d'échange, des marchandises sans qualité; c'est elle qui fait de l'anecdote une norme et de la norme une anecdote; et c'est encore elle qui affirme sur toutes les tribunes de la province qu'elle n'est pas entendue...

Autrement dit, elle fait du riche une victime et du pauvre un profiteur.

Elle pervertit le langage et les esprits. Elle soudoie les mots en leur soutirant le sens qu'ils possèdent afin de les rendre utiles à sa volonté de puissance.

Elle renverse le réel de telle façon qu'on croit que sa défense des corporations et des profiteurs est celle de la « liberté ». Et elle voudrait en plus – si on a le courage d'entrer dans les profondeurs de la bêtise pour suivre sa « pensée » – être invitée à participer aux manifestations de la gauche? Elle veut peut-être un droit de parole lors des congrès de la CSN? Un droit de veto au comité exécutif de l'ASSÉ? Pourquoi pas un droit de réplique dans les instances de la FFQ? Et Armand Vaillancourt, qui a parlé lors de la manif, il devrait leur soumettre son prochain projet de sculpture, j'imagine? Le résultat serait sans doute « plus rassembleur », non?

Non seulement la droite ne combat pas la corruption, elle est en le reflet idéologique. Elle le démontre, encore une fois, lorsqu'elle se dit exclue par ceux qu'elle combat depuis toujours. Si ce sophisme ne peut convaincre que les esprits – malheureusement nombreux – des plus distraits, il est pourtant représentatif de la volonté totalisante de cette droite radicale, qui revendique désormais jusqu'à son inclusion dans les rangs de ceux qui la combattent.

¹ Vous n'avez pas, comme moi, parfois cette impression que c'est le doc Mailloux qui a décomplexé cette droite fascisante?

² Ça vous dit quelque chose?

ON A LES VIEUX QU'ON PEUT

EVE-LYNE COUTURIER

Chercheuse à l'IRIS, www.iris-recherche.qc.ca

Liberté 55. On travaille toute sa vie puis, quand on devient vieux (mais pas trop), on peut enfin profiter de la vie, découvrir le monde à bord d'un voilier, s'acheter un chalet sur le bord d'un lac tranquille, prendre des cours de tango, avoir 20 ans de nouveau, mais sans le stress de l'incertitude qui accompagne la jeunesse. Telle était la promesse qu'on a faite à plus d'une génération qui a voulu y croire.

Le discours a changé depuis quelques années. Plutôt que de promettre une liberté renouvelée une fois à la retraite, on parle maintenant du tsunami gris qui déferlera sur nos sociétés, détruisant toutes les structures publiques sur son passage. Jeunes d'aujourd'hui, votre avenir a été hypothéqué par les vieux de demain qui ont rêvé d'une société peut-être plus juste, mais bien trop coûteuse, finalement.

L'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS), flairant l'exagération, a organisé un colloque à la mi-octobre dernier pour aller au-delà du fatalisme sur le vieillissement de la population et confronter les statistiques à la réalité pour comprendre ce qui se passe. Plusieurs conférenciers et conférencières se sont succédé, chiffres à l'appui, pour donner un éclairage différent sur la croissance démographique, la prétendue explosion des coûts de santé à prévoir et l'apport des personnes âgées à la société. Le portrait final était fort différent de ce qu'on peut entendre de la part de certains experts alarmistes.

Vieux, pauvres et endettés

En parallèle au colloque, l'IRIS a également publié une note socio-économique sur la situation financière des aîné-e-s¹. Puisqu'il est souvent question de réformes du système de retraite (REER obligatoire, hausse des cotisations au RRQ, report de l'âge de retraite, etc.), nous voulions voir dans quelles conditions économiques vivaient les personnes âgées d'aujourd'hui pour identifier les meilleures pistes de solution.

À la lumière des chiffres de Statistique Canada, on peut voir que les vieux d'aujourd'hui sont plus pauvres et plus endettés qu'avant. Alors qu'en 1993, seulement le quart des personnes âgées avaient des dettes, cette proportion s'est accrue dramatiquement pour se situer à 60 % en 2010. Bien qu'il soit vrai qu'avoir des dettes n'équivaut pas à de la difficulté à les gérer, on voit également une augmentation importante du nombre de personnes de plus de 55 ans qui déclarent faillite. En 2010, elles ont essuyé 30 % de toutes les faillites. Le nombre de ménages sous la mesure de faible revenu est également en hausse. Entre 1996 et 2008, leur pourcentage a presque triplé au Canada (passant de 4,6 à 12,3 %) et plus que doublé au Québec (9,5 à 20,5 %). C'est donc dire que plus d'une personne âgée sur cinq a des revenus inférieurs à la mesure de faible revenu. Les chiffres sont encore plus dramatiques pour les ménages ayant une femme comme principal soutien, où, en 2008, cette proportion dépasse le tiers (36 %)!

Ces données sont malheureusement loin d'être surprenantes. La situation des personnes âgées reflète une tendance généralisée observable dans l'ensemble de la population. Depuis les trente dernières années, les salaires stagnent, laissant peu de marge pour l'épargne. La pression à l'endettement est grande, et de plus en plus de ménages ont recours au crédit pour des achats courants. À la retraite, la même dynamique se poursuit, mais avec des revenus moindres et souvent plus instables puisque certaines sources dépendent directement des fluctuations du marché.

Pistes de solution

Si le tsunami annoncé ne sera qu'une petite vague au final, la situation financière actuelle des personnes âgées est préoccupante et des réformes au système de retraite sont nécessaires. Les REER, présentés comme un moyen sûr et efficace de compléter ses revenus à la retraite, se révèlent être un outil financier qui profite d'avantage aux plus riches qui y cotisent en plus grand nombre et en montants largement plus élevés. De plus, les rendements sont peu intéressants et font reposer le risque entièrement sur les individus. Malgré tout cela, Claude Castonguay y voit la meilleure porte de sortie afin de garantir de bonnes retraites. Pourquoi? Tout simplement parce qu'elle n'implique aucune contribution de l'employeur... Pour lui, la question des retraites est un enjeu individuel.

Pourtant, le maintien d'une qualité de vie pour l'ensemble de la population, jeunes comme vieux, tient plus d'un enjeu collectif auquel tous et toutes doivent contribuer (y compris les employeurs). Il y a déjà 20 ans, la Suède a enclenché une vaste réforme de son système de retraites. Plutôt que de prendre la solution facile de régler les problèmes à la pièce, elle a mis en place une consultation publique sur plusieurs années avec l'ensemble de la population. Le résultat est un régime public avec cotisations mixtes (employé-e et employeur) qui permet de remplacer 60 % du salaire.

Est-ce que c'est la solution pour le Québec? Le système public en Suède est composé, comme au Québec, d'un ensemble de piliers interdépendants qui rendent possible leur régime de retraite. Il faudrait donc étudier leur modèle avec plus d'attention, voir quelles sont les différences entre le marché du travail ici et là-bas, le niveau de vie général, etc.

Chose certaine, devant la situation de plus en plus difficile des aîné-e-s à la retraite, leur endettement croissant et l'augmentation des faillites dans cette tranche de population, il faut se sortir la tête du sable et trouver des outils collectifs efficaces pour assurer une retraite décente à tous et à toutes.

¹ <http://www.iris-recherche.qc.ca/publications/la-situation-financiere-des-aine-es>



Ah! temps, que je me rappelle...

« Cette histoire-là s'est passée du temps où y'en avait encore. »
Fred Pellerin

MAXIME MORASSE

Vous avez sûrement déjà entendu la phrase : désolé, je n'ai pas assez de temps. C'est une réalité de notre époque, mais en fût-il toujours ainsi?

Selon Marshall Sahlins (*Âge de pierre, âge d'abondance*), nos ancêtres préhistoriques avaient besoin de seulement 20h/semaine de travail pour trouver la nourriture nécessaire à leur survie. Le reste du temps était libre, passé à leur gré.

Au Moyen-âge, 3 jours de travail par semaine assuraient aux gens la nourriture nécessaire à leur vie. Et, nous dit-on, une fois la graine en terre, le seul travail de l'homme était d'attendre la récolte.

Soupçon : Les femmes du Moyen Âge avaient-elles autant de temps libre que les hommes? Bien sûr que non. Pendant que les hommes attendaient oisivement les récoltes, la vie familiale ne s'arrêtait pas. Les enfants ont toujours besoin d'attention, la maison a continuellement besoin d'être nettoyée et chauffée, et les hommes quémandent toujours leur nourriture, des soins sans oublier leurs envies sexuelles. Dans beaucoup de sociétés préindustrielles, on voit les femmes travailler du matin jusqu'au soir alors que les hommes se la coulent douce.

Mais les hommes, eux, en avaient du temps libre. Qu'est-il arrivé entre le Moyen Âge et notre époque actuelle?

La réponse tient à l'avènement du capitalisme, la révolution industrielle et l'émergence de la consommation de masse.

Avant, nous étions propriétaires de nos terres. Le capitalisme nous en a dépossédés et par le fait même de la capacité de produire nous-mêmes notre nourriture. Aujourd'hui, nous dépendons pour notre alimentation

d'entreprises privées qui tirent d'énormes profits de l'importation.

L'industrialisation a poussé à des niveaux inégalés la production industrielle et alimentaire. Aujourd'hui, nous produisons autant de biens et d'aliments en une journée de travail qu'une travailleuse ou un travailleur du début du siècle le faisait en une semaine.

Où est passé ce temps?

Il s'est déplacé! Vers la consommation, entre autres.

L'introduction de la consommation de masse était nécessaire pour écouler tous ces nouveaux biens. Il fallait acheter davantage, réclamait le système capitaliste. D'où une création de besoins. Comme nourrir les gens n'est plus suffisant pour bien vivre a été créé le besoin de téléviseurs, de voitures, ordinateurs avec accès internet... oui oui, l'ONU vient tout juste d'inscrire l'accès à internet dans sa charte des droits et libertés. Il sera aussi important que la nourriture et l'eau!!

D'où la nécessité de travailler beaucoup plus pour pouvoir se payer ces nouveaux biens disponibles, de les choisir, acheter, régler, faire tourner...

Le temps libre que nous avions autrefois se retrouve donc dans notre TV, notre voiture, nos gogosses... Vous vous rappelez sûrement de ce que vous a coûté votre téléviseur. Maintenant, faites le calcul en terme de temps perdu à travailler pour le payer. Notre temps s'est transformé... il est dans chaque bécote ramené du magasin, dans chaque besoin inventé pour nous faire consommer toujours plus.

Mais cette surconsommation est-elle le fait de l'ensemble de la société? Les étudiants et étudiantes – et en particulier les parents – vivent écartelés entre l'école, le travail domestique et des McJobs sans avenir. Avec un surendettement croissant et la menace d'être expulsés d'études de plus en plus onéreuses, il semble parfois que le capitalisme n'a même plus besoin de nous! De quoi s'indigner!

Pour se battre contre un système d'éducation mis en place par Pinochet

CHILI : LES ÉTUDIANT-E-S DANS LA RUE

ERIC MARTIN

Depuis cinq mois, des dizaines de milliers d'étudiant-e-s au Chili ont pris la rue et paralysé le pays pour contester la privatisation du système d'éducation et exiger la gratuité scolaire. Le mouvement s'est étendu jusqu'au secondaire et au primaire ; certaines jeunes filles ont même été jusqu'à occuper leur école. Appuyé par 80% de la population, le mouvement n'en démord pas malgré les refus de négocier du gouvernement. Alors que tous les services d'éducation de la planète sont sous menace d'être commercialisés, le Chili donne l'exemple d'une résistance et d'une dignité qui appellent à être imitées par les étudiant-e-s de partout.

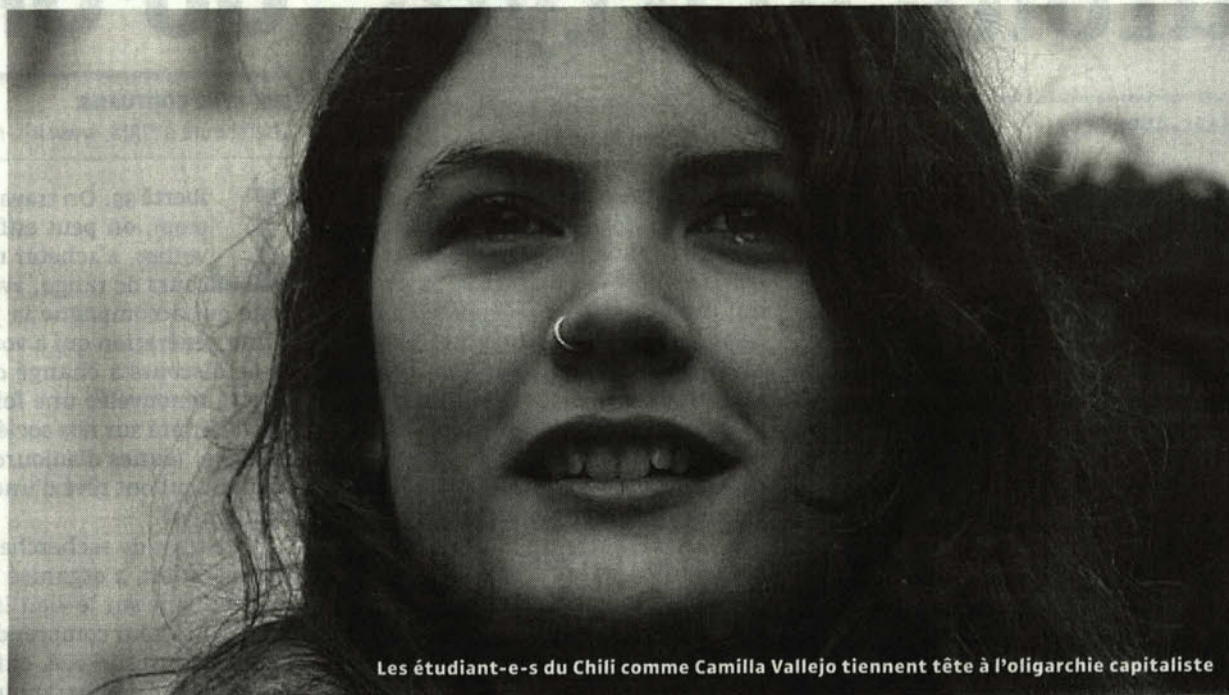
On sait qu'après que Salvador Allende ait été renversé par la force en 1973, les États-Unis ont installé Pinochet, l'un des pires bourreaux de l'Histoire. On sait moins que le Chili a aussi été l'un des premiers laboratoires pour les mesures économiques libérales des « Chicago Boys ». Résultat : le Chili a privatisé une grande part de ses services publics, ce qui lui donne, entre autres, l'un des systèmes d'éducation les plus privatisés au monde. La fin de la dictature n'a pas grandement amélioré les choses, tant la constitution instaurée par Pinochet favorise le maintien au pouvoir des partis de droite et des néolibéraux.

« Je paie 600 euros (840\$) par mois pour la scolarité de mon fils (...) Imaginez lorsque vous avez trois ou quatre enfants à charge pour un salaire moyen de 900 euros. C'est impossible de joindre les deux bouts », expliquait un fonctionnaire et diplomate chilien au journal *Le Monde*.

Envoyé spécial du *Monde diplomatique* au Chili, le journaliste Hervé Kempf parle de « printemps des étudiants » et de « révolution pacifique ». Le Chili, modèle du néolibéralisme en Amérique Latine, voit ses enfants refuser de devenir les gestionnaires de demain et se battre pour retrouver la gratuité scolaire qui prévalait dans les années 1960. Le président Pinera, un milliardaire qui est l'homme du *big business*, fait la sourde oreille.

Grève générale

Les étudiant-e-s ne sont pas seuls : une grève générale d'une semaine a eu lieu au sud du pays en janvier



Les étudiant-e-s du Chili comme Camilla Vallejo tiennent tête à l'oligarchie capitaliste

contre une « augmentation brutale » du prix du gaz. En avril et mai, des manifestations ont eu lieu à Santiago contre des barrages hydro-électriques en Patagonie, rapporte Kempf. Cette dénonciation du pouvoir de l'oligarchie et de la concentration de la

La fin de la dictature n'a pas grandement amélioré les choses, tant la constitution instaurée par Pinochet favorise le maintien au pouvoir des partis de droite et des néolibéraux.

propriété entre les mains de grands groupes et grandes familles a inspiré le mouvement étudiant que l'on voit maintenant.

L'une des porte-parole du mouvement, Camilla Vallejo, 23 ans, est fille de parents communistes : « Depuis des années, la jeunesse chilienne est consumée par un modèle néolibéral qui met l'accent sur la réussite personnelle et le consumérisme. C'est « moi, moi moi ! », sans empathie pour les autres. Notre mouvement a réussi à faire l'inverse : la jeunesse a repris le contrôle, elle a ravivé la politique et lui a redonné sa dignité. Et cela veut dire remettre en question les modèles épuisés. Tout ce qu'ils ont fait, c'est gouverner pour la grande entreprise et les puissants groupes économiques », rapportait *The Guardian*.

Si le Chili a l'un des systèmes d'éducation les plus privatisés, le reste du monde pourrait bientôt lui ressembler, au rythme où vont les choses. Dans la plupart des pays de l'OCDE, la part du financement privé en éducation augmente à grande vitesse. Remplacer les systèmes d'éducation publics par des universités commerciales privées fait d'ailleurs partie des projets des capitalistes de l'OCDE et de la Banque Mondiale.

Ici

Au Québec, les étudiant-e-s font face à une énième hausse des frais ce qui portera ces coûts à près de 4000\$ par an. Tout cela s'accompagne bien sûr d'autres mesures de marchandisation de l'université, notamment la commercialisation de la recherche pour « aider » les entreprises à profiter de nouvelles « innovations » sans avoir à payer pour leur développement.

L'exemple chilien montre qu'il y a une seule façon de faire face à ce projet : un refus radical, au nom de l'éducation libre et de la gratuité, à partir duquel faire le projet d'une autre humanité libérée de la dictature du capital. Les étudiant-e-s du Québec fourbissent leurs armes pour une grève cet hiver. Espérons que l'appel de Santiago se rendra jusqu'aux oreilles du peuple québécois. C'est après tout au dégel que répond le printemps.

Commémorations du 11 septembre

Barack Obama affirme que malgré les attentats contre les tours jumelles du World Trade Center, les terroristes n'ont pas réussi à défaire l'économie américaine, puisque Wall Street s'en est chargé bien avant.

MUSIRONIE

Danger

Le Canada pense que la Palestine ne devrait pas siéger à l'ONU, de crainte qu'Israël ne bombarde le siège social des Nations Unies en représailles.

MUSIRONIE

INSOLVABLE

L'ONU refuse la demande d'adhésion de la Palestine, et exige que le pays se trouve un second endosseur.

MUSIRONIE

Question de priorités

Le CRTC confirme qu'il n'encadrera pas les services de télédiffusion Internet comme Netflix, puisqu'il est déjà trop occupé à ne pas encadrer les services de télévision traditionnels.

MUSIRONIE

Contamination de cantaloups aux États-Unis

Après un treizième décès, la Food and Drug Administration demande de faire bouillir les fruits avant de les consommer.

MUSIRONIE

Un jeu de monopoly réel en consultation

MARCEL SÉVIGNY

Facile jeu de mots pour le PMAD « Poor & mad ». Plus sérieusement, le PMAD c'est le Plan métropolitain d'aménagement et de développement, projet peu ambitieux visant à développer harmonieusement la région montréalaise jusqu'en 2031.

Ce Plan a été soumis à la consultation publique du 28 septembre au 21 octobre dernier sous la responsabilité de la Communauté métropolitaine de Montréal (CMM), laquelle comprend 82 municipalités regroupant 3,7 millions de personnes.

Dans le dépliant d'information du PMAD, on lit le bla-bla habituel et bien enrobé dans ce genre de communication. À Montréal en 2025, c'est le soleil radieux qui nous attend. À titre d'exemple, on y trouve l'envolée suivante : « L'accroissement de la prospérité économique de la région métropolitaine de Montréal, conjugué à celui de l'ensemble du Québec, contribue à la redistribution de la richesse et à l'équité sociale. »

Les auteurs de ce canular (et ceux qui l'ont voté à la CMM, le maire Tremblay en tête) ont dû se référer aux statistiques de 1975 à la fin d'un « party » bien arrosé. Moi qui croyais que depuis 20 ans la réalité, claironnée même par les officiels de nos institutions et « cautionnée » par le Conference Board, montre que les écarts s'accroissent entre les pauvres et les riches et que les revenus de la classe moyenne ont stagné. Scandale ! Nos éluEs ne lisent plus les rapports du Conference Board. Il semble donc que les tendances lourdes de l'économie ne leur font pas peur à ces chevaliers, alors que notre Charest national nous a récemment annoncé 800 millions de coupes supplémentaires dans le budget 2011.

Zonage agricole

Avant même le début des consultations, des antagonismes profonds sont apparus. Une preuve ! Les éluEs et les promoteurs immobiliers de la couronne nord de Montréal ont manifesté leur colère parce que selon une proposition du PMAD ils ne pourront plus construire dans les zones agricoles. Imaginez l'horreur, le PMAD propose de geler pour 5 ans le zonage

agricole et même vouloir revenir à la situation de 2001 (+ 6 % de terres cultivables se rappropriant les friches non utilisées).

Il faut voir dans cette réaction l'émergence au grand jour des contradictions entre certains secteurs du capitalisme immobilier. Les plus puissants de ces promoteurs, ceux qui sévissent à Montréal, Longueuil et Laval, sont d'accord pour densifier, ça rapporte plus. Mais ils ont besoin de la coercition politique pour arracher la part significative d'une clientèle de plus en plus rare d'ici 2031. Pourquoi pas éliminer ceux qui construisent des bungalows dans les champs ?

Côté transport

Tout ça pour dire que le vrai test de ce Plan a déjà commencé à se jouer sur le plancher des vaches. Le chaos actuel du transport est là pour nous le rappeler. Et là-dessus, il semble que les dinosaures du Ministère des Transport (MTQ) et du gouvernement qui cautionne les « poseurs de béton » ont pris une longueur d'avance en vue de bousiller pour les 30 prochaines années toute forme de remise en question sérieuse visant à donner priorité au transport collectif.

En fait, l'enjeu du transport est la colonne vertébrale de tout ce Plan. D'ici l'échéance en 2031, c'est pas moins de 23 milliards\$, une somme colossale, qui seront nécessaires uniquement pour le transport collectif afin d'augmenter de 30 % la part modale pour les transports en commun (objectif du PMAD). Déjà, le chemin est semé d'embûches et le rapport n'est même pas adopté. Selon l'organisme *Vivre en ville*, les 3 milliards\$ et plus déjà dévolus à l'échangeur Turcot font partie des projets autoroutiers qu'il faut remettre en cause au même titre qu'il faut arrêter le développement de la capacité routière de la région : autoroutes 19, 440, 13 et l'élargissement de la 10. Tout ça dans un contexte où celui qui a les deux mains sur le volant s'en va dans la direction opposée. Le suave Marcel Côté, co-président du groupe de travail sur les enjeux de gouvernance et de fiscalité de Montréal et bien connu pour ses positions de droite dans le paysage politique, affirme que le véritable enjeu est celui de doter Montréal d'une voie de ceinture (comme à Paris) pour améliorer la circulation. Gageons qu'il est déjà bien plougué

pour faire passer son message.

Enfin, question d'égayer le débat, le groupe Transport 2000, défenseur des usagers du transport en commun, pense que l'objectif de 30 % est inatteignable si l'accessibilité des usagers n'est pas sérieusement améliorée. Transport 2000 n'hésite pas à nous rappeler que les politiques de transport en commun sont dissuasives, en particulier pour les populations appauvries, et que « Montréal a été la ville la plus vorace en matière de hausses de tarifs depuis 10 ans et les municipalités membres de la CMM, qui en auraient pourtant le pouvoir, ne désapprouvent pas ces hausses ».

On comprend alors le scepticisme d'une majorité d'experts interrogés par le journal *Le Devoir* sur l'avenir du PMAD.

Le cul-de-sac des consultations

Même si les revendications de la grande partie des 286 groupes qui ont présenté des mémoires rejoignent en gros les meilleurs côtés du PMAD, leur impact risque d'être à peu près nul. L'attitude générale des groupes de la « société civile », c'est qu'ils continuent à jouer le jeu « démocratique » alors que l'État, les politicienNES et l'élite économique en ont verrouillé les mécanismes.

Pourtant, sur des enjeux particuliers (Suroît, Casino, Mont Orford, etc.) les citoyenNES se sont montrés capables de battre le grenouillage généralisé des pouvoirs de l'argent et de l'État. C'est ce type de rapport de force qu'il faut généraliser partout après avoir fait connaître nos arguments et les avoir débattus largement. Autrement, c'est la soif de profits des uns et la soif de pouvoir des autres qui pourraient bien consacrer, à courte échéance, l'échec de ce PMAD.

Marcel Pepin, président de la CSN dans les années 1970 disait, « Ce n'est pas tout d'avoir raison, encore faut-il se donner les moyens d'avoir raison ».

1 *Le Devoir*, « Grand Montréal, aménagement et développement, Une région en mal de transport », page C6, édition du 24 et 25 septembre 2011.

Slutwalk

Les indignées

MARTIN DUFRESNE

En juin dernier, nous rendions compte, dans «Êtes-vous une slut?», d'un défilé au titre controversé, dont l'organisation essaïmait en Amérique du Nord pour dénoncer le viol et les alibis trop souvent prêtés aux agresseurs. Ce qu'avait fait un policier torontois en prévenant des étudiantes de «ne pas s'habiller en salopes». Les Slutwalks suscitent depuis suffisamment de dialogue, notamment grâce à l'insistance de femmes racisées, pour fonder un début d'analyse intersectionnelle des oppressions, longtemps réclamée et enfin menée en temps réel dans la blogosphère.

En intitulant leur manifestation Slutwalk (« Marche des salopes ») et en défilant en sous-vêtements ou en tenues connotant la prostitution, les premières manifestantes – à Toronto et Boston – voulaient souligner que personne ne méritait un viol et que le déni du vécu des victimes n'était plus tolérable. Leur stratégie ciblait les autorités policières et, bien sûr, les médias, toujours avides d'images olé-olé et de querelles entre femmes.

Car le concept de « se réapproprier » l'étiquette de salope – voire de la valoriser dans le cas de l'industrie du sexe qui s'est vite associée à des Slutwalks (Montréal, Washington, Londres) – a immédiatement lancé un vif débat dans la blogosphère féministe. Les adeptes d'une analyse radicale (p. ex., Meghan Murphy et Samantha Berg, de Stop Porn Culture, et Annie Ferrand, sur Sisyph - <http://qr.net/fc1j>) ont énergiquement rejeté l'identification proposée, avec son poids de misogynie. Par contre, des blogueuses libérales (plus médiatisées) applaudissaient à la jeunesse des manifestantes et à une initiative dont le succès (médiatique) en imposait. D'autres féministes, comme Julie Bindel, allaient manifester elles aussi contre le viol... mais avec une pancarte se lisant « Women Are Not Sluts ».

Les exclues

Toutefois, dès les débuts du mouvement, des femmes noires et brunes ont tenté d'interpeller sur leurs blogs un mouvement quasi-uniformément blanc qui comparait la rédemption du mot « slut » à celle du mot « queer » par les gais et surtout à celle du mot « nigger », que l'on prêtait aux Noirs. Une photo prise à la Slutwalk de New York au début d'octobre a particulièrement mis le feu aux poudres. Une jeune femme blanche très déshabillée y brandissait – en justification – la phrase de Yoko Ono-John Lennon : « Woman is the Nigger of the World ».

Individuellement, puis collectivement et au terme d'un patient travail d'analyse, des femmes racisées comme celles réunies au sein des organisations AF3IRM et Black Women's Blueprint (<http://qr.net/fc1e>) ont adressé au comité organisateur des Slutwalks, basé à Toronto, une revendication de reddition de comptes: Cesser de comparer superficiellement l'expérience des Blanches à celle des Noires, et cesser d'exploiter un terme qui a historiquement résonné à leurs oreilles comme la pire des insultes, ainsi que pour les femmes en prostitution.

Par exemple, des Filipinas immigrantes aux États-Unis ont écrit :

Nous sommes conscientes d'être celles qui formons la majorité des victimes du trafic sexuel dans ce pays, qui formons la majorité des femmes trafiquées dans le système de vente d'épouses par correspondance, qui sommes les produits de consommation offerts dans les bordels entourant les bases militaires américaines dans et hors de ce pays, qui sommes les marchandises offertes à la violence sexuelle dans la prostitution. Nous qui sommes et historiquement avons été les «salopes» – grâce à qui les trafiquants, les proxénètes, et d'autres «autorités» du commerce du sexe des entreprises mondiales réalisent 20 milliards de dollars en recettes par année – ne pouvons pas, avec une conscience claire, accepter cette expression en référence à nous-mêmes et à notre lutte contre la violence sexuelle et pour la libération des femmes. (AF3IRM -)

Au-delà du spectacle

Après des premières réactions hostiles (« Haters are gonna hate », a lancé une organisatrice torontoise), le message de ces critiques commence à être entendu. À ce point qu'alors que les «marches de salopes» qui se contentent de jouer la carte de l'exhibitionnisme font un bide en France (quelques dizaines de manifestantes seulement à Paris le 1^{er} octobre), des Indiennes ont plutôt choisi de parler d'une «Marche des effrontées», à New Delhi.

Et le prochain défilé organisé en Amérique du Nord, à Northampton (Mass.), a choisi de changer d'approche et de nom :

« Nous considérons que le mot "salope" a été choisi en réaction directe à la déclaration de ce flic de Toronto, mais notre mouvement vise un enjeu global. Par respect envers et solidarité avec les organisatrices et les gens qui ont émis des critiques de la Slutwalk, nous avons officiellement changé notre nom. » (Stomp & Holler Northampton)

Sur un blog antiraciste (<http://racialicious.com/>), Latoya Peterson a retracé le contexte de la phrase de Lennon/Ono, soumise à des groupes de libération noire avant d'être endisquée en 1969. Les commentaires affichés sous ces textes sont aussi intéressants que les articles; et ça discute ferme lors des défilés.

Bref : longtemps promise à l'université depuis les textes-phares d'Angela Davis et Cherrie Moraga, une analyse intersectionnelle des interactions entre racisme et sexisme – et le projet d'un féminisme non raciste, même involontairement – s'articule aujourd'hui dans l'espace moins contraint, plus republicain de blogs féministes comme Lez Strasbourgeoises, Femonade, Racialicious, The F Word, MsMagazine, FeministFrequency, Genderberg, et beaucoup d'autres.

On en parle à l'Upop Montréal, les mercredis 30 novembre et 7 décembre! (<http://qr.net/fc1j>) Formation de deux jours de la FFQ sur l'approche intersectionnelle des oppressions, les 23-24 novembre: <http://qr.net/fg75>

Révolution en poudre

LUDVIC MOQUIN-BEAUDRY

Cela fait maintenant plusieurs semaines que le mouvement Occupy Wall Street a pris d'assaut un parc du district financier de New York. À première vue, on retrouve là les ingrédients traditionnels d'une révolution : crise, gens fâchés, protestations, arrestations. Cette révolution en puissance pourrait même être socialiste : le gauchiste de Flint (Michael Moore), Noam et Naomi (Chomsky et Klein), de même que le Slovène surchargé (Slavoj Žižek) se sont déplacés pour l'occasion et ont exhorté les « indignés » à poursuivre leur lutte. Et encore, le mouvement semble s'étendre : Boston, Philadelphie, Séoul, Montréal, Winnipeg. Il semblerait que les États-Unis renouent avec la recette militante, pratiquement oubliée depuis les années 1970. À gauche, en tout cas. Cette dernière serait-elle donc en train de renaître? Se pourrait-il qu'on soit sur le point d'assister à un renversement du système économique au cœur même de la Bête?

Pas sûr. D'abord, oui, les états-unien(ne)s vivent dans des conditions qui rappellent souvent plus le Brésil que le Danemark. Mais, non, la dégradation n'a pas encore atteint un creux comme celui des années qui ont suivi la crise de 1929, âge du steak de semelle et de la soupe à l'eau. En mars 1930, une marche de la faim a rassemblé plus de 35 000 personnes à New York. Si cette période a vu arriver le New Deal, dernière tentative de «virage à gauche» économique dans ce pays, que peut-on bien attendre d'une masse endettée de factures de cellulaire? C'est que la population de la première puissance mondiale est réputée pour sa résilience face à la misère et à l'injustice capitalistes : une bonne part d'entre eux se considèrent (encore) comme des millionnaires en puissance, privés de la jouissance de la richesse que par un jeu de circonstances qui pourrait rapidement tourner en leur faveur. D'où le Tea Party. Pendant ce temps, comme par magie, les fruits californiens se récoltent, les chambres d'hôtel de Manhattan sont propres, les taxis roulent à Chicago. Pas de sable dans l'engrenage.

On peut aussi voir le caractère « instantané » de ce mouvement dans les slogans et revendications mêmes des gens qui manifestent. Si certains

parlent bel et bien de socialisme, de communisme ou d'anarchisme, ils-elles sont en minorité. En effet, si l'on écoute bien leurs messages, on se rend vite compte qu'il s'agit d'une critique interne au système : les financiers sont de méchants profiteurs (mais on ne parle pas d'abolition du système financier), on veut de «meilleures jobs» (mais on ne remet pas en question le salariat) ou simplement «plus de jobs» (sans parler des problèmes liés à la croissance économique). Même l'infâme «We are the 99 %» ne pointe pas vers l'abolition de ce qui rend cette distinction statistique possible.

Que veut-on changer, alors, sinon que quelques paramètres de notre exploitation? – le révolutionnaire leur rétorquerait «We're going to be the 100 %». Et pourquoi cette insistance sur le côté non-violent du mouvement? Les banquiers et autres grands capitalistes ne seront pas convaincus du bien-fondé de virer au socialisme par les beaux yeux de tous ces gens rassemblés dans le parc. Certains « indignés » vont même jusqu'à se dire non-idéologiques, comme si, soudainement, le fait de promouvoir une ligne politique était quelque chose de répréhensible.

L'engagement pour des idées se serait-il démodé?

Malgré tout, malgré tout... il demeure réconfortant de voir tous ces gens sortir pour dénoncer la situation présente. On est encore capables de ressentir le malaise et de dire «Non». De le crier, même, lorsque nécessaire. Cependant, sans aggravation des conditions de vie et/ou sans une réflexion sérieuse sur les idées et les moyens, le mouvement s'essoufflera. L'hiver arrivera, seuls les plus endurcis resteront dans le parc, pendant que les autres dégriseront dans la chaleur de leur chez-soi. Pour éviter cet écrasement, le mouvement doit entrer

Pierre Dansereau (1911-2011)

Pionnier de la simplicité volontaire au Québec

DOMINIQUE BOISVERT

Pierre Dansereau est reconnu par tous comme un pionnier de l'écologie. Nous voulons rappeler qu'il a aussi été, et c'est moins connu, le véritable précurseur de la simplicité volontaire au Québec.

Dès le début des années 70, Pierre Dansereau a été le premier à parler de ce qu'il appelait « l'austérité joyeuse ». À une époque où on ne parlait encore nulle part de simplicité volontaire (l'expression apparaîtra aux États-Unis au début des années 80 et au Québec, vers la fin des années 90), Pierre Dansereau voyait déjà l'importance d'harmoniser le développement humain avec les capacités de la planète. Dans un livre publié en 1973 chez Leméac (*La Terre des hommes et le paysage intérieur*), il annonçait la couleur: «Je vais argumenter en faveur d'une contrainte volontaire de la population humaine et d'une reconsidération de la croissance économique, et j'exprimerai l'espoir que la qualité de la vie peut être maintenue par une joyeuse austérité» (p.10).

Et après avoir fait le tour scientifique de la question, il concluait: «L'austérité s'en vient. La disette, le stress social et économique se resserrent autour de nous. Il est plus tard que nous ne le croyons. (...) Si nous ne sommes pas complètement corrompus, à quelle source pouvons-nous puiser afin de donner à cette nécessaire austérité un caractère joyeux? Comment pouvons-nous, dans les termes employés par Buckminster Fuller, «faire plus avec moins»? (...) En fin de compte, comment pouvons-nous éprouver la fibre morale d'une société qui fera face à la perte inévitable d'un potentiel de ressources, au poids éventuellement insupportable de la croissance de la population et de la productivité industrielle, et qui devra décider de se limiter elle-même, de réviser ses objectifs communs et d'organiser sciemment son avenir? La joyeuse austérité à laquelle j'ose rêver ne peut guère être basée que sur le consentement.» (pp. 175-176).

Sherbrooke dans la rue

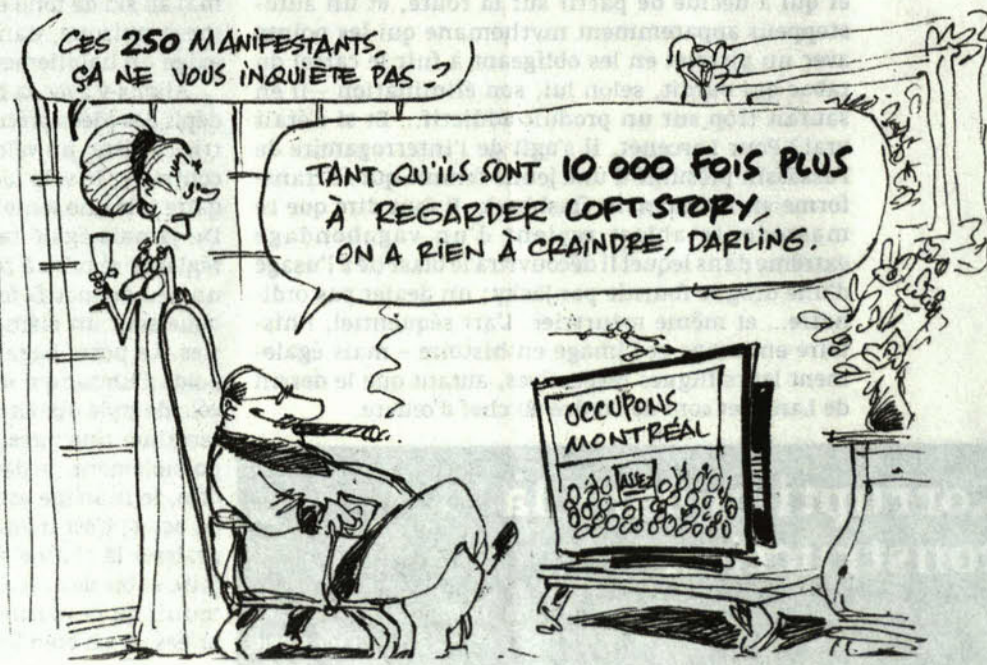
CATHERINE BOUDIN

Des réactionnaires diront que les universités sont sous-financées, que c'est normal d'augmenter leur financement en augmentant les frais de scolarité; ensuite des sceptiques diront qu'il faut couper dans la dépense du gouvernement parce que la dette publique ne cesse de s'accumuler; et pour finir des fous affirmeront que l'éducation c'est un service, un choix personnel et un investissement, donc c'est logique que ce soient les étudiantEs, qui payent pour y avoir accès. Pour répondre à ces sophismes, je vous conseillerais de mieux assimiler le mot démocratie, car l'éducation est un principe fondamental du système démocratique dans laquelle nous prétendons vivre. Article 26 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme: «Toute personne a droit à l'éducation. L'éducation doit ÊTRE GRATUITE, au moins en ce qui concerne l'enseignement élémentaire et fondamental. L'enseignement élémentaire est obligatoire. L'enseignement technique et professionnel doit être généralisé; l'accès aux études supérieures doit être ouvert en pleine égalité à tous en fonction de leur mérite.»

Considérez-vous l'éducation comme un droit ou un privilège? Étant étudiante du Cégep de Sherbrooke, le 10 novembre je serai certainement dans la rue à Montréal, notre asso ayant voté deux journées de grève. Et si le gouvernement libéral ne recule pas face aux protestations et revendications des étudiantEs, alors ce sera la grève générale illimitée.

Que veut-on changer, alors, sinon que quelques paramètres de notre exploitation?

Quand les États-Unis seront en grève générale, on trouvera des raisons de croire que le Grand Soir s'en vient. Occupy Wall Street ne sera fort probablement pas le « printemps arabe du capitalisme » dont rêve le directeur d'Adbusters, mais peut-être l'avant-goût dont nous avons besoin pour poursuivre la lutte. Un soupçon de rêve dans la marmite.



L'intelligence collective contre l'insignifiance individuelle

Il y a un an, je m'ouvrais un compte Facebook pour faire la promo d'une web-série anarchiste pour toute la famille, dont je tairai ici le nom par souci d'objectivité journalistique. Je découvrais alors les vertus flatteuses du pouce en l'air ainsi que son intérêt plus pragmatique (faire remonter les articles dans les fils de nouvelles).

Je découvrais surtout que cette cybertechnologie n'empêche pas le primate humain de pratiquer la forme d'épouillage sophistiqué qui est la sienne : le potinage. Mais entre Pierre qui « en a marre », Josée « qui a le goût

d'un bon steak ce soir » et Dominique qui tout simplement « lol », on peut, en cherchant bien, trouver tout de même à l'occasion des informations intéressantes.

Entre autres, ces derniers jours, je ne sais pas ce que mes « ti-namis » ont mangé, mais ils ont partagé toutes sortes de cartes postales avec des citations, ma foi, pas piquées des vers. Je vous en colle ci-bas une demi-douzaine, en essayant de les tricoter dans un ordre qui donne l'espoir que de l'insignifiance individuelle peut jaillir, parfois, une forme d'intelligence collective...

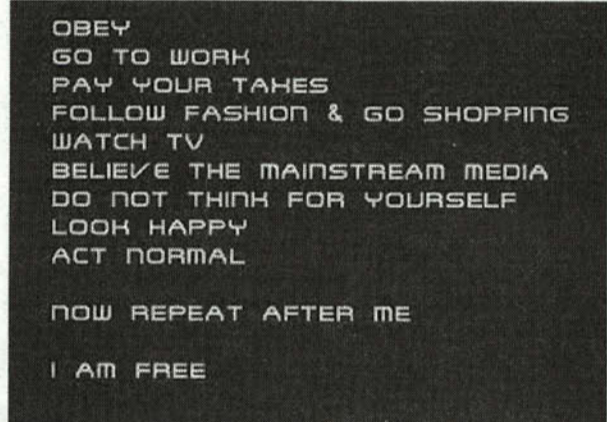
YVON D. RANGER

Ça commence par la meilleure définition de Fox News, applicable au fond à tous les grands médias :



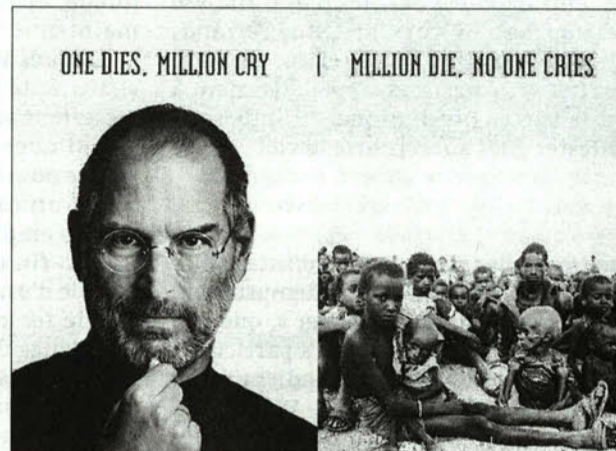
[Fox News. Des gens riches qui paient d'autres gens riches pour dire aux gens de la classe moyenne de blâmer les pauvres.]

Ensuite, on a la conséquence directe de ceci sur le subconscient du bon peuple :



[Obéissez. Allez travailler. Payez vos taxes. Suivez la mode et allez magasiner. Regardez la TV. Croyez les grands médias. Ne pensez pas par vous-mêmes. Ayez l'air heureux. Agissez normalement. Maintenant, répétez après moi : je suis libre.]

Évidemment, avec ce régime quotidien, pas étonnant qu'on en arrive à des situations où :



[Il y en a un qui meurt et des millions pleurent. Des millions meurent et il n'y en a pas un qui pleure.]
Parlant de Steve Jobs, sa disparition nous rappelle que :

"10 years ago we had Steve Jobs, Bob Hope and Johnny Cash. Now we have no Jobs, no Hope and no Cash."

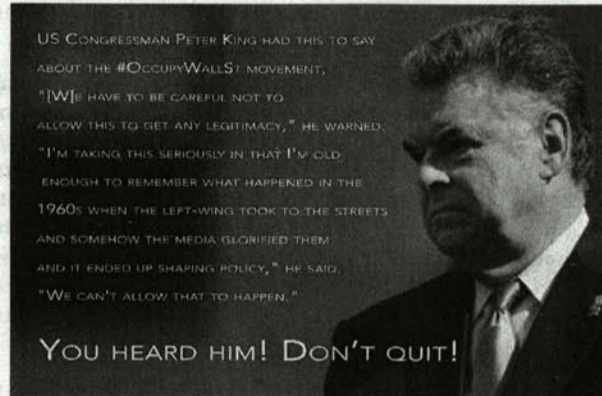
[Il y a dix ans, on avait Steve Jobs, Bob Hope et Johnny Cash. Aujourd'hui, on n'a pas de jobs, pas d'espoir et pas de cash.]

Ça fait qu'on descend dans la rue pour occuper les places symboliques responsables de cette misère (alors que le gouvernement israélien, toujours aussi original, lui occupe tout en créant de la misère) :



[Occupez Wall Street, PAS la Palestine. Liberté pour les prisonniers politiques palestiniens.]

On ne sait pas où mèneront ces occupations, mais ne serait-ce que parce qu'elle rendent déjà nerveux ce 1 % de damnés du pouvoir, alors il faut l'encourager...



[Peter King, du Congrès américain, a ceci à dire à propos du mouvement Occupy Wall Street : « Nous devons faire attention de ne pas permettre à ce mouvement de devenir légitime », avertit-il. « Je prends ça au sérieux parce que je suis assez vieux pour me souvenir de ce qui est arrivé dans les années '60 quand la gauche a pris la rue et que les médias ont fini par la glorifier, de sorte que ça a fini par déterminer l'agenda politique », dit-il. « On ne peut permettre que ça se reproduise. »
Vous l'entendez ? N'abandonnez pas !]



VALENTIN TARDI

LE PLUS MAUVAIS GROUPE DU MONDE, Épisodes 3 et 4 (Cambourakis) de José Carlos Fernandes. Ce deuxième livre, après *Le kiosque de l'utopie / Le Musée national de l'accessoire* et de l'insignifiant, regroupe un lot d'histoires sur deux pages qui, inéluctablement, viennent parfaire nos connaissances en paraphrasant l'expert, le scientifique ou tout simplement l'intelligence pure et dure. Le plus mauvais groupe du monde là-dedans ? Ils persistent et signent dans leur quête du néant musical et apparaissent ça et là dans cette BD au charme suranné ; celui des années 50. Les personnages sont élégants comme des pingouins (costumes et chapeaux) et l'usage de la bichromie ajoute au style rétro. Le propos sérieux et démonstratif fait de cette BD un chef-d'œuvre de didactique... Quelques titres pour le confirmer : *L'aspiration à l'ubiquité*, *la procrastination séquentielle*, *L'École des hautes études en sophistique et dilettantisme*. Un coup de cœur assuré !

LES PRINCESSES AUSSI VONT AU PETIT COIN (Vents d'Ouest) de Chabouté

BLAST, 2. L'Apocalypse selon Saint Jacky (Dargaud) de Manu Larcenet

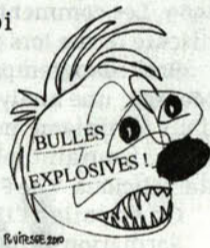
Voici deux auteurs complets et totaux dans l'art du noir et blanc – parmi les plus bouleversants parce qu'ils ménagent des silences et qu'ils font surgir des images autrement enfouies dans l'ombre. Dans les deux bouquins, nous sommes confrontés aux confins de la folie, de l'incroyable. Chabouté fait du noir et du blanc strict et, ici, on a droit à un huis-clos dans une camionnette. Trois personnages : un couple qui n'en pouvait plus de la marche du monde et qui a décidé de partir sur la route, et un autostoppeur apparemment mythomane qui les pointe avec un pistolet en les obligeant à fuir le cartel du tabac qui ourdit, selon lui, son élimination – il en saurait trop sur un produit addictif... Et si c'était vrai ? Pour Larcenet, il s'agit de l'interrogatoire de l'assassin halluciné d'une jeune femme qui se transforme en hallucinant flashback. Il faut dire que ce mastodonte abject revient d'un vagabondage extrême dans lequel il découvrirait le blast lié à l'usage d'une drogue fournie par Jacky ; un dealer pas ordinaire... et même meurtrier. L'art séquentiel, l'histoire en image et l'image en histoire – mais également leurs fugues respectives, autant que le dessin de Larcenet sont de l'ordre du chef d'œuvre.

RAMON VITESSE

BERNADETTE, L'amour est un fusil (Disques Présence) Une arme redoutable que l'amour selon ce quintette qui signe ici son deuxième album. Ces chants, même ceux que la musique de très beaux rocks rend entraînants, sont saignants et ont une certaine parenté avec la douleur d'un Monsieur Mono (Éric Coulet) qui est passé au tordeur de la séparation... Il y a bien sûr de nombreuses nuances, toute une gamme d'émotions controversées, à travers lesquelles on se sentira sans voile, ou pire, sans gouvernail aucun. Les guitares acoustiques et électriques, l'accordéon et le piano autant que des voix appelant à transcender la douleur – « le mal est fait, on change de place / Trouver le vrai silence » ou « Descendez-vous jusqu'en enfer / Reviendrez-vous à vous quand même ». Un disque avec tout plein d'aléas, de divers instruments et d'une lumière chancelante mais bien présente. Cette énergie de vivre à en « Renaître tout les jours », c'est bien du Bernadette !

THE LAST ASSASSINS, S/T (Roi Ponpon / Dare to Care Records)

Espoir, amour et horizon. Il en est question dans les remerciements à la toute fin de ce disque qui se veut un collectif entre deux poètes anglophones, Virginia Tangvald et Mathieu Leclerc, et Jean Leloup. Ce dernier avait déjà collaboré avec eux pour la musique d'un film et, ensemble, ils ont trouvé que ça tenait suffisamment la route pour en faire un disque – même que Leloup est producteur avec son label Roi Ponpon. Sur le disque, on prend bien le soin d'indiquer la présence de Jean Leloup ; par contre, les textes ne lui ressemblent guère. A Pop Montréal, certaines chansons en français de Leloup ont certainement aidé à fédérer le public. On se prend à regretter que certains de ses titres n'apparaissent pas ici sous l'éclairage du trio. En somme, directement du garage, presque en direct, il s'agit d'un riff rock très basique traversé de voix capturées aux confins de la nuit.



Vélo chronique

ROULER L'HIVER, L'ABC

ALDÉMAR BÉCANE

Le vélo l'hiver ; ça va presque de soi... Bien sûr il faut s'éloigner du vrai danger – les chars (l'idéal serait des rues désignées spécifiquement pour le vélo et le ski). Il y a de rares pistes cyclables déneigées, mais les rues plus tranquilles sont notre lot. On exagère de beaucoup la difficulté du cyclisme hivernal, qui correspond pas mal au ski de fond en termes d'équilibre et d'habillement puisque, dans les deux cas, l'effort physique exige un habillement multi-couches.

Allons-y avec la base : le vélo. Ça ne prend pas, en dépit des idées préconçues et des réclames de l'industrie cycliste, un vélo coûteux et des pneus à clous. Au contraire, le vélo idéal serait le plus simple : un vulgaire vélo une seule vitesse avec frein à rétro-pédalage. Du jamais égalé tant pour l'efficacité que pour les réglages réduits à zéro ! Un simple pneu hybride avec un peu de motifs fera largement l'affaire. Les garde-boue sont un élément essentiel contre les intempéries. Le porte-bagage, quant à lui, dégage le dos du poids d'un sac qui ferait autrement suer... Si un vieux vélo de style dix vitesses est choisi, vaut mieux prédéterminer une vitesse moyenne en considérant que, possiblement, le dérailleur bloquera. Pour ce type de vélo, le freinage est risqué, surtout si les jantes sont en acier ; c'est même kamikaze. Il faudra nettoyer et graisser la chaîne de temps à autre en évitant de lui faire subir des décalages de température pour se prémunir de la rouille. Parmi les solutions vélo appropriées, il y a bien les 3, 5 ou 7 vitesses contenues dans

un moyeu interne et les freins à disques mais là, le mieux est encore d'utiliser un vélo usagé car l'hiver est rude sur la bête. Si ces vélos sont attirants, on ne répètera jamais assez que fiabilité rime avec simplicité – celle des vélos de nos grands-mères. A cet égard, baisser un tantinet la selle ou utiliser un cadre avec une barre surbaissée n'est que plus sécuritaire. Il ne faut pas oublier d'être visible car il fait sombre rapidement par ici – du ruban réfléchissant additionnel sur le cadre et les vêtements, de même qu'une lampe clignotante, sont aussi pertinents qu'un casque.

Pour pratiquer, une patinoire extérieure permet de mieux comprendre son centre de gravité (on peut l'abaisser...) et on apprend à rouler plus lentement, à anticiper, à tourner sans braquer et, bien sûr, à doser le freinage... Les endroits les plus glissants sont les montées de trottoir et les coins de rues, où les autos, en freinant, créent de fameuses plaques de glace (souvent « noire »). Pour l'habillement, les parties les plus délicates sont les extrémités (incluant la tête) et l'abdomen (glisser un papier journal – *Le Couac*, ou encore mettre une veste de laine, sans manche inversé sont de vieux trucs). Aussi, on peut penser aux redoux en prévoyant un poncho et des couvre-chaussures zippés qu'on trouvera dans les comptoirs de linge usagé.

Le plus important, dans la pratique du vélo l'hiver, reste de commencer, ou plutôt de continuer, à l'arrivée de l'automne. L'hiver, la température nous paraîtra plus douce et, souvent, dans les faits, moins humide. Que dire surtout de ce sentiment de bonheur et de plénitude lorsqu'on se prend des ciels bleus et ensoleillés alors que tant de gens sont captifs de leur bagnole... En prime, c'est du trans-sport !!!

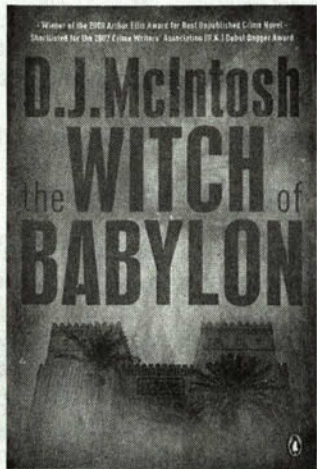
Corruption dans la construction

Jacques Duchesneau affirme qu'il ne faut pas baisser les bras, mais plutôt les lever bien haut et vider ses poches. **MUSIRONIE**

Sorcière à Babylone!

ANNE-MARIE DUFRESNE

Cet été, je me suis permis une lecture un peu en dehors de mon choix habituel. Alors que je préfère le genre « thriller » américain, je me suis laissée tenter par un livre écrit par une Canadienne, D.J. McIntosh. J'aime l'histoire en amatrice, en simple lectrice : la combinaison du genre suspense et histoire m'intriguait.



Au début du roman, il est difficile d'apprécier les personnages les uns par rapport aux autres, car les courts dialogues sont entrecoupés de longues descriptions. Mais au fur et à mesure, on prend le rythme de l'histoire et les éléments s'imbriquent bien ensemble. On découvre ainsi graduellement une écriture d'actualité, tout en couleurs. La description des personnages et des lieux (la Mésopotamie!) installe l'atmosphère du récit. Même si des explications historiques nous font à l'occasion perdre le fil de l'intrigue, celle-ci est suffisamment bien articulée, finalement, pour nous tenir en haleine tout au long du roman, *The Witch of Babylon*.

Le personnage principal, John, à l'abord un peu ordinaire, finit par nous être attachant : on craint pour lui et on suit ses pérégrinations tant aux États-Unis qu'en Irak, avec craintes ou plaisirs selon qu'elles soient malheureuses ou heureuses. Certaines situations semblent un peu irréalistes mais, pour un premier roman de fiction, il a des qualités indéniables. Un peu de travail d'édition pour resserrer les passages trop fastidieux sur l'histoire et s'assurer du réalisme de certains dialogues, et nous aurons une auteure de plus, dont j'attends avec impatience les prochaines œuvres.

The Witch of Babylon, D.J. McIntosh, Penguin, 2011.

Telle fille tel père

Le père d'Amy Winehouse a décidé de reprendre le flambeau, et s'est mis à boire comme un trou.

MUSICRONIE

PARLONS CUL

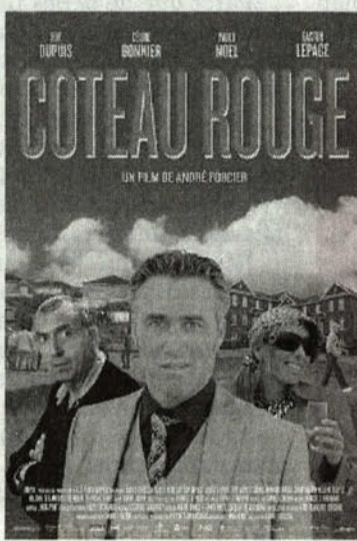
SIMON TREMBLAY-PEPIN

J'aser fesse est chose complexe, on ne le dira jamais assez. On nous abreuve sans cesse d'une littérature mielleuse sur les plaisirs du popotin, mais rarement on palabre sur la joyeuse activité avec brio. En fait, le sexe, souvent on le montre,

parfois on l'analyse, mais rarement on nous le fait vivre simplement et crûment. La pub excelle dans ce détournement du touche-pipi, mais le cinéma et la littérature ne sont pas en reste.

En 2006, l'excellent *Shortbus* de John Cameron Mitchell avait réussi un tour de force en matière d'exposé sexuel. On y présentait les ébats dans la franche dureté de leur réalité. On nous y présentait les baisées décomplexées de gens complexes au lieu de la romance compliquée de personnages simplistes qu'on nous sert habituellement.

Nous avons au Québec des artistes qui savent aborder la baise intelligemment et dont on parle très peu. André Forcier, paria autoproclamé et auto-réalisé du cinéma québécois, est de ceux-là. J'ai une thèse loufoque à son endroit : je crois qu'il a développé un lien fort dans ses films entre le cul et l'origine de classe. J'ai l'impression persistante que dans ces films les personnages de classes populaires vivent une sexualité abondante, simple et amusante. Enfants, adultes, vieillards, qu'importe l'âge, on aime beaucoup les galipettes dans l'univers Forcier. Un sexe qui est d'ailleurs au-delà de la morale tant péjorative que méliorative. On veut fourrer, pas pour faire le bien ou le mal, mais simplement pour fourrer.



Le sexe n'est pas un moment important et crucial présenté en sirupeuse langueur, mais bien un épisode normal du quotidien. Un penchant naturel assumé.

dienn. Au lieu de dix trucs pour être une femme multi-orgasmes, on se demande quels sont les détails du corps de l'autre qui peuvent nous empêcher de jouir. Pour remplacer le palmarès des dix hommes les plus sexy du Québec, on invite à signer une pétition contre la position du « 69 » considérée comme immanquablement moins satisfaisante que le sexe oral unidirectionnel.

On y trouve aussi une série de petite affichettes à poser en haut de son lit en guise d'avertissement, comme celle-ci : « Un doigt dans mon anus, cinq dans le tien ». On trouve aussi une foule de réponses pratiques à des affirmations insalubres : « Si on vous dit : "Je rencontre une inconnue et, après un seul regard, on se retrouve dans la ruelle en train de baiser, ça ce serait cool." Répondez : "C'est dur, hein, séduire une fille? Ça prend de l'énergie, du temps, de l'intelligence... pis t'es pas sûr d'en avoir. Je te comprends. Et je te méprise." »

Montrer et parler du sexe comme il se vit à quelque chose de libéré et donc de libérateur. En douce, la question de la libération sexuelle est portée à l'avant-scène par ce genre d'approche et ça ne fait pas de tort. Il est peut-être temps de la prendre par un autre bout, cette émancipation oubliée. Des gestes, des attitudes qui mélangeraient une certaine audace vers l'autre, une sortie de la *sex-shopisation* de nos lits et la fin d'une obsession du sexe qui mène plus souvent qu'autrement à la privation.



Comment diable...

MARTIN DUFRESNE (AVEC YEUN)

En suis-je venu à écrire sur la virilité^{MC}? Ce n'est pas dépassé, ce truc-là? Eh non, semble-t-il

Tout a sans doute commencé quand j'ai trouvé par hasard en bibliothèque, un vieux roman de jeunesse de Francis Dupuis-Déri, à côté des écrits de Jacques Ferron, dont je ne me lasse pas.

C'est un faux polar porno appelé *Love and Rage* (Leméac, 1995) et, malgré des personnages féminins vraiment caricaturaux (Yeun m'apprend que Francis l'a reconnu depuis dans « Les profémnistes : compagnons de route ou faux amis? » - <http://qr.net/fb8m>), j'y ai trouvé un anti-héros révélateur d'une certaine obsession d'être masculin.

Obnubilé par sa bite et ses rationalisations, le narrateur est le contre-type du bolé macho de *Prochain Episode*, roman mythique d'il y a 45 ans. Ça me semble un déboulonnage utile du mythe du Révolutionnaire (fier de son petit revolver), qu'on invite ces jours-ci le Québécois à redevenir pour bouter la Sorcière hors du PQ. Mais je m'égare : gardons le cap sur la queue!

Love and Rage m'a rappelé que je m'étais promis d'enfin lire cet été l'ouvrage d'un autre profémniste, Léo Thiers-Vidal. Son pavé au titre ronflant mais au texte éveillé, *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis - Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination* (L'Harmattan, 2010) me faisait de l'œil depuis plus d'un an au rayon de mes Urgences à Lire.

J'ai passé le weekend de l'Action de grâce à m'en délecter au grand soleil, au bord d'un lac, avec des pommes craquantes et du chocolat noir (équitable), rendant grâce à la bonne déesse pour l'acharné travail anti-viriliste de l'ami Léo.

Un beau défi

Reconnaissant ses modèles intellectuelles - contrairement à Bourdieu dans *La domination masculine* (Seuil, 1998) - Thiers-Vidal présente d'abord de façon aussi claire que lisible les bases du *féminisme radical matérialiste*, soit ce que disent des *Classes de sexe* Christine Delphy, Colette Guillaumin,

Nicole-Claude Mathieu et Paola Tabet.

C'est d'ailleurs Delphy, sa directrice de thèse, qui présente le bouquin et, même si vous ne devorez que cette préface, vous flotterez déjà sur un nuage, garanti! (Téléphonez-moi si votre libraire est en manque, je vous la lirai au téléphone! 596-0923)

Tout l'intérêt de cette approche matérialiste est de balayer le capharnaüm individualiste et psychologisant de pseudo-théories sur « Le Masculin », qui viennent occulter - voire justifier sous prétexte de l'expliquer « scientifiquement » - ce qu'on doit enfin reconnaître comme la *domination masculine*.

Pendant de la « féminité »^{MC}

Chacune à sa façon, ces féministes reconnaissent et documentent une dynamique d'oppression de classes - ou plus précisément de *castes* puisque c'est de naissance que sont réparties droit au pouvoir et effets de *sexage*. Cette lecture de la virilité change du « Spécial Hommes » de *Châtelaine*...

Matérialistes, Guillaumin, Delphy, Mathieu et Tabet repèrent les pratiques et structures qui définissent la virilité comme une position *politique* plutôt qu'un destin biologique ou un simple conditionnement. Elle apparaît comme rentable, choisie, et activement protégée par les hommes, individuellement et collectivement, contre l'exigence des femmes - individuelles et en mouvement - en matière d'égalité et de justice.

Ça vous dépeigne une idéologie libérale, toujours prête à plaindre les pauvres ti-pits

Réponses masculines

Léo regarde ensuite comment des sociologues masculins de gauche (Stoltenberg, Welzer-Lang, Connell et Bourdieu) ont ou non pris à cœur le défi féministe lancé aux hommes solidaires d'arracher leur discours à une fausse objectivité. L'enjeu : prendre en compte ou non une *expertise personnelle* du masculin, une *position vécue* d'oppression.

Il démontre comment ses répondants, répartis sur quatre attitudes (masculinisme explicite ou implicite, anti-masculinisme désincarné ou incarné), font preuve d'une *conscience* d'exercer une position et une stratégie

de domination, par exemple lorsqu'ils parlent de la « non-chance » des femmes, mais persistent dans leur propre investissement viril. Il y a chez nous, explique Léo, un déni délibéré et intéressé de notre propre position d'oppression - et ce même chez la plupart des profémnistes.

Profémnisme? Pas si simple

On lira à ce sujet ce qu'écrit Patric Jean, auteur du film *La domination masculine* (2009), enfin disponible en vidéo, dans sa postface d'un autre ouvrage récent, *L'homme féministe : un mâle à part?*, d'Emmanuelle Barbaras et Marie Devers (Éditions Les points sur les i). Jean relativise un profémnisme dont bien des hommes se vantent en reconnaissant, exemples à l'appui, le confort et le lustre d'une position profémniste qui ne s'accompagne encore d'aucune perte de privilèges. Le pouvoir est toujours sous la main. Comme disait La Boétie des riches : « Leur problème, ce n'est pas qu'ils soient mauvais, c'est qu'ils soient tous en capacité de l'être. »

Pour revenir à *De « L'Ennemi Principal »*..., même si Léo me perd avec certaines références érudites, son injonction à nous grouiller le cul passe à fond la caisse pour qui prend au sérieux la révolution en cours et l'appel des femmes.

Je le recommande à certains mâles d'assos étudiantes qui, tout en se prétendant « ouverts », refusent encore de féminiser leur discours. C'est ce que déplorent des représentantes de l'ASSÉ Femmes et de *La Solidaire insurgée* dans un clip de la vidéaste Katerine Martineau, *Manifestation ÉtudiantES* (<http://vimeo.com/24366843>), qui en a aussi consacré deux au ressac masculiniste (*Y avez-vous cru?*).

Virilité = Vérité?

Alors même que je me roulais d'aise dans l'herbe à lire ces démantèlements des tactiques patriarcales - qui m'épargnaient des années d'études barbantées auprès de profs engagés pour prétendre le contraire - vla-t'y pas que surgit sur mon écran la nouvelle de la parution aux Éditions du Seuil, en trois volumes rien de moins, de *La Virilité* (avec un grand vit), « un idéal forgé à l'aube de l'histoire occidentale ». Fini les revol-

vers, on sort l'artillerie lourde...

L'auteur, Georges Vigarello - portrait craché de Hugh Hefner avec 15 ans de moins, interviewé chez *Madame Figaro* emballée - préfère parler d'« ascendance » virile que de domination. Il cherche clairement à restaurer le blason du Premier Sexe, mis à mal depuis que Simone de Beauvoir a documenté une embarrassante hiérarchie. J'apprends que la « crise de la virilité » dont nous bassine la droite depuis 35 ans (Ex. : « The End of Men », <http://bit.ly/aSwqKx>), était déjà un cliché au temps de la Grèce antique. Quoi de mieux que les vieilles stratégies pour fouetter le moral des troupes.

L'homophobie, apprentissage du mâle-être?

Une fois passé l'écueil du Seuil, je plonge dans une autre nouveauté, *La virilité en jeu* (Le Septentrion, 2011), exploration par Janik Charlebois-Bastien, de ce que pensent les ados masculins de 15 et 16 ans au sujet des gais et, partant, de ce que serait un « vrai homme ». Elle parcourt depuis plus de dix ans les écoles du Québec dans son travail de sensibilisation au *Groupe de recherche et intervention sociale gais et lesbiennes*. Je me demande d'ailleurs ce que lui disent les filles, plus nombreuses que les gars à ces échanges mais tenues hors-champ dans *La virilité en jeu*, parce que moins homophobes, justement.

Plutôt qu'un discours convenu sur un mépris des gais qui serait inévitable chez nos p'tits gars bourrés-de-testostérone-alors-c'est-bien-normal, Janik met en valeur plusieurs élan positifs et variantes d'attitudes chez ses répondants. C'est une autre façon de faire apparaître que la course à la virilité n'est pas aussi biologique ou obligatoire que ne le prétendent les hypothèses pseudo-scientifiques répandues, dont elle fait un tour d'horizon dévastateur.

Attentive à la pression des pairs mais aussi aux résistances des jeunes à ces clichés, sa synthèse rassérènera celles qui tentent d'élever des garçons en *êtres humains*, les soutenant à peu près seules contre les cruelles railleries conçues pour recruter de nouveaux ennemis des non-hommes.

Avec ou sans petits revolvers...

DU GRAND JOURNALISME FLOU À RADIO-CANADA

JEAN-RENÉ DAVID

Le défi : écrire un billet de six cent mots composé uniquement de fait avérés ; à la fin, le lecteur doit être tellement fourré qu'il ne saurait même pas quelle question poser si on lui en donnait l'occasion. C'est un exercice délicat que Jean-Michel Leprince de Radio-Canada exécute de main de maître dans sa chronique du 11 octobre sur la Colombie. Le thème : la sempiternelle violence qui fait rage dans ce pays.

Première technique, énumérez des faits mais ne les reliez surtout pas entre eux. Des points bonis sont accordés si vous les mélangez dans le temps. Par exemple : en 1985 l'armée prend d'assaut le palais de justice de Bogota, dans les années 60 les FARC « harcèlent les autorités colombiennes », de 1947 à 1954 la guerre civile fait 300 000 morts.

Deuxième technique, gardez-vous toujours une réserve de flou. Par exemple, ce bijou : « Devant l'impuissance de l'armée, de grands propriétaires terriens ont formé des milices paramilitaires pour lutter contre les guérillas. Leur cause a dégénéré en massacres. » Qui sont ces propriétaires et d'où tiennent-ils les compétences pour former des milices? Mystère. Mystère aussi sur les victimes et le motif des massacres.

Troisième technique, entourez le tout d'un aura de mystère : la Colombie est victime d'une « malédiction ». La preuve, même les volcans se mettent de la partie. Le Nevado del Ruiz entre en éruption en 1985 et engloutit le village d'Armero, nous dit-on. Si les volcans s'y mettent, que voulez-vous y faire?

Enfin, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas dire. Si par exemple vous voulez que votre billet finisse sur une note optimiste du genre « maintenant nous sommes un pays différent », vous pouvez mentionner que, depuis dix ans, les milices paramilitaires ont été démantelées dans une grande démobilisation initiée par l'ancien président Álvaro Uribe. Mais gardez-vous de mentionner le rapport de Human Rights Watch qui exprime de vives critiques sur le sérieux de cette démobilisation. D'anciens paramilitaires y sont cités traitant toute l'opération de « farce ». Omettez-aussi un autre rapport de Human Rights Watch qui décrit la nouvelle génération d'organisations paramilitaires apparue depuis la démobilisation.

La situation en Colombie est complexe. Elle s'est effectivement améliorée dans les dix dernières années, mais on n'aide personne à comprendre si on se contente de faire un collage de faits divers ramassés dans le *Reader's Digest*. À bien y penser, si on veut obtenir une entrevue prestigieuse avec le président colombien, c'est probablement la meilleure chose à faire.

On n'aide personne à comprendre si on se contente de faire un collage de faits divers ramassés dans le *Reader's Digest*.

SEPT QUESTIONS POURTANT OBJECTIVES QUE VOUS NE LIREZ PAS DANS LES GRANDS MÉDIOCRES

1. Est-ce qu'on peut dire que le SPQ-Libre a un problème de dépendance affective?
2. Mathieu Bock-Côté serait-il la preuve que les curés n'aiment pas que les p'tits gars?
3. Vous ne trouvez pas que Québec solidaire est un peu trop à droite?
4. Vous ne trouvez pas que Denise Bombardier ressemble à Mathieu Bock-Côté... juste un peu?
5. Pourquoi Jeff Fillion ne se trouve-t-il pas une bonne job dans un Couche-Tard?
6. Si on dit de la gauche qu'elle pellette des nuages, peut-on dire que la droite pellette du fumier?
7. Est-ce c'est pire d'être une « grosse », d'être une « crisse » ou simplement d'être adéquate?

J'aime moins le journalisme qu'avant

GABRIELLE BRASSARD

J'aime moins le journalisme qu'avant, parce que je trouve qu'il est complaisant, qu'il tourne en rond et qu'il se dénature.

Parce que les animateurs n'ont pas d'écoute, qu'ils s'accrochent à leurs questions insipides (préparées par leurs chercheurs), ne voulant pas vraiment avoir de réponses, mais plutôt conforter leur position déjà campée.

Parce que des modèles comme Judith Jasmin ou Louis Martin sont bien difficiles à trouver aujourd'hui.

Parce que tout le monde s'improvise journaliste, et que ce n'est pas vrai que tout le monde peut (et surtout, devrait) l'être.

Parce qu'il succombe au capitalisme, devenant une marchandise menée par les publicitaires, et que les journalistes ne servent souvent plus qu'à remplir les trous blancs.

Parce que ce sont toujours les mêmes, partout, sur tous les sujets.

Parce que la loi de proximité, qui insinue que l'on doit seulement parler de ce qui se passe dans notre cour pour être digne d'intérêt, c'est n'importe quoi. C'est un choix totalement éditorial et pas nécessairement légitime, et ce n'est pas une raison pour ne pas s'intéresser à ce qui se passe ailleurs dans le monde, dont on pourrait grandement s'inspirer pour certaines actions civiles et pour un éveil collectif nécessaire.

Parce qu'il faut toujours aller de plus en plus vite, même si on n'est pas sûr de l'information, et que l'on doit être des hommes/femmes-orchestres, même si on ne maîtrise pas grand-chose, et que ça donne une qualité moyenne à tous les niveaux.

Parce que ce sont des empires convergents et superficiels, dont le journalisme est le moindre de leurs soucis, qui dirigent et orientent les médias, en poussant certains dans la rue, en créant d'autres pour mieux écraser les concurrents et en se foutant pas mal du contenu qui en ressort, pourvu d'être le plus fort.

Parce que je pense, naïvement, que le journalisme est un autre moyen de faire la révolution.

Parce que je crois que le journalisme est nécessaire, mais que les institutions qui le pratiquent l'emprisonnent, et l'empêchent d'être réellement investi.

Parce que de belles initiatives naissent, des projets intéressants jaillissent, mais qu'ils sont noyés dans l'absence de filtre qui distingue l'information pertinente du nombre infini d'absurdités qui circulent. Parce que si l'on veut vraiment faire du journalisme, il peut rarement nous faire vivre.

Parce que le journalisme, c'est plus que 140 caractères. C'est plus qu'une photo prise d'un téléphone cellulaire. C'est plus qu'un commentaire à un autre article. C'est plus qu'un lien partagé. C'est plus qu'un spectacle de variétés télévisuel où on se donne des tapes dans le dos. Parce qu'un spectacle de variétés télévisuel ne devrait pas être une source journalistique.

J'aime moins le journalisme qu'avant, parce qu'avant, un certain Albert Londres disait qu'il avait voulu « descendre dans les fosses où la société se débarrasse de ce qui la menace ou de ce qu'elle ne peut nourrir. Regarder de que personne ne voit plus regarder. Juger la chose jugée... Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie ». Des plaies, il n'en manque pas. Mais on préfère les panser d'une épaisse couche de faits divers, de données plus ou moins vérifiées, d'affirmations et d'opinions aberrantes.

J'aime moins le journalisme qu'avant. Ferai-je celui d'après?

Parce que ce sont toujours les mêmes, partout, sur tous les sujets.

À quand une presse économique critique?

DAVID MURRAY

En page A2 de *La Presse* du 17 septembre dernier, dans le cadre d'une présentation des « innovations » automnales du quotidien de la rue St-Jacques, un encart annonçait l'embauche du journaliste économique Jean-Philippe Décarie. On pouvait y lire, concernant la section *Affaires* du journal : « l'entrepreneuriat sera au cœur de notre section, cet automne : portraits d'entreprises, grandes entrevues, stratégies de gestion et innovation ; nous voulons aider les chefs d'entreprise à prendre les meilleures décisions (c'est nous qui soulignons) ».

Voilà qui a le mérite d'être clair ! Les pages économiques de nos quotidiens et le journalisme économique tel qu'il se pratique en général ne visent qu'à contribuer à la croissance de l'entreprise privée et, en définitive, à défendre un système économique, le capitalisme.

Ce n'est donc pas pour rien que l'on constate qu'au-delà des escroqueries des Vincent Lacroix et autres Earl Jones, auxquelles il apparaît moralement difficile d'apporter sa caution en regard de l'opinion publique, on assiste généralement à une grande complaisance de la part des journalistes économiques envers leurs sujets. Une pratique du métier dans laquelle n'est tolérée aucune critique ou remise en question ne serait-ce que minimale.

Je me rappelle pourtant, lors de la sortie de l'excellent documentaire *Inside Job*, de tous ces journalistes louangeant le travail du réalisateur Charles Ferguson et expliquant à quel point son film était éclairant et rendait compte de la cupidité de nos élites économiques. Rappelons que, sans être ouvertement anti-capitaliste, le propos de Ferguson n'en demeurerait pas moins une charge en règle du capitalisme financier.

Mais cet instant de lucidité ne fut bel et bien que ça, une fugace prise de conscience. Dès la chronique suivante ou les bulletins de nouvelles subséquents, retour aux bonnes vieilles pratiques visant à défendre le système et incorporer le vocabulaire de la pensée économique dominante. Les cours de la Bourse ont monté, le chômage baisse, le PIB croît, autant de soi-disant bonnes nouvelles. Les marchés sont volatils, les finances publiques se précarisent, il vous faudra vous serrer la ceinture. Puisqu'on vous le dit, il ne saurait être question ici de décrypter le discours économique et d'en exposer les contradictions. Vaut mieux vous balancer ad nauseam des chiffres supposés se suffire à eux-mêmes, sans jamais en expliquer les conséquences sous-jacentes.

Mais il ne faut pas trop leur en vouloir, c'est la façon dont se pratique le métier qui veut qu'il en soit ainsi. Pierre Sormany, dans son ouvrage de référence *Le métier de journaliste* (1), le reconnaît d'ailleurs lorsqu'il aborde le statut de journaliste économique, lui qui n'hésite pas

à dire que la presse économique demeure dans l'ensemble complaisante à l'égard du monde des affaires. C'est qu'afin d'avoir accès à ces champions de l'économie et à tous ces chiffres il faut savoir montrer patte blanche, semble-t-il. Comme l'explique Sormany, « les sources privilégiées des journalistes économiques au sein des milieux d'affaires les amènent à couvrir les dossiers d'actualité avec le point de vue des entrepreneurs ou des financiers » (p.378).

Mais il ne faudrait pas non plus sous-estimer le filtre qui opère dans les salles de presse lorsque vient le temps d'embaucher un journaliste économique. On ne se prendra donc pas lorsque Pierre Sormany affirme : « je ne connais pas de journaliste économique qui ne soit convaincu que la croissance de l'entreprise privée est essentielle au développement économique » (p.376). Alors on s'en tient aux mêmes intervenants qui

continuent à propager la vulgate néolibérale malgré son échec patent. Pourtant, ce ne sont pas les économistes qui critiquent le système ou les financiers repentis qui manquent.

Malheureusement, tant que le journalisme se pratiquera dans un contexte de pressions économiques, il y a peu de chances que les choses changent. Tant que l'information ne s'extirpera pas du giron d'une industrie médiatique en phase avec ce système et ne deviendra pas véritablement un service public, nous risquons de rester sur notre faim. Certaines salles de rédaction réussissent parfois à se négocier une certaine indépendance, mais au niveau du journalisme économique, force est d'admettre que le « préjugé favorable » s'accommode très mal de la critique.

1 Paru chez Boréal et dont la troisième édition vient d'arriver en librairie. Ironiquement, le respecté Pierre Sormany, directeur des émissions d'affaires publiques de la télévision française de Radio-Canada, vient d'annoncer sa « retraite anticipée », à la suite de propos qu'il a tenus sur les médias sociaux concernant Jean Lapierre.

OUF ! NOUS AVONS FAILLI MAL DORMIR

Le 26 septembre dernier, une « bombe » était lancée sur les ondes de la BBC. Son auteur, Alessio Rastani, présenté comme un « trader londonien indépendant », devait apporter le point de vue des spéculateurs en pleine crise financière, comme le font chaque jour ses pairs pour susciter la confiance du citoyen lambda envers le marché. Mais au lieu de faire comme tous les autres et nous rassurer à l'effet que tout rentrera dans l'ordre si on laisse les « experts » de l'économie faire leur travail, M. Rastani a plutôt décidé de jouer franc jeu et expliqué en quelques minutes que le but des spéculateurs était « de faire de l'argent » dans « des marchés dirigés par la peur », qu'il « rêvait de cette récession depuis trois ans » et que les véritables dirigeants de la planète ne sont pas « les gouvernements, mais Goldman Sachs ». Consternation chez les bien-pensants ! Heureusement, la bombe fut rapidement désamorcée. On a vite affirmé que M. Rastani n'était pas un « vrai » trader, mais un simple boursicotier. Rassurez-vous, les « vrais » financiers ne rêvent pas de récession et ne feraient jamais d'argent avec un krach boursier. Que nenni ! Circulez, il n'y a rien à voir...

